Zeitschrift: Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review

Band: 5 (1897)

Heft: 18

Artikel: Le christianisme de Lamennais d'après ses écrits de 1834 à sa mort (1854)

Autor: Chrétien, A.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-403383

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 03.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE
CHRISTIANISME DE LAMENNAIS
D'APRÈS SES ÉCRITS DE 1834 A SA MORT (1854).

I.

L'encyclique *Singulari nos,* qui parut en juillet 1834, condamna les écrits de Lamennais; mais on ne peut dire absolument ni que Lamennais ait été personnellement excommunié, ni qu'il ait rompu formellement avec l'Eglise à partir de cette condamnation.

Voici ce qu'il écrivit à la comtesse de Senfft, le 20 juillet 1834, cinq jours après l'apparition de l'encyclique: « Ne craignez pas que je sois abattu par le nouveau coup qui me frappe; j'en suis affligé sans doute, mais bien moins pour moi que pour ceux qui se sont faits si gratuitement mes persécuteurs. Je gémis qu'un pouvoir que j'ai tant aimé, que je respecte toujours, soit descendu à un pareil excès d'ignominie.... Pense-t-il que le monde qui cingle avec une ardente espérance vers l'avenir que Dieu lui prépare, repliera les voiles à sa parole et rentrera pour jamais dans le passé? Pense-t-il qu'il lui soit donné d'arrêter le temps et les effets du temps? Pense-t-il enfin que moi chétif, pleinement soumis dans l'ordre religieux, je me croie délié dans l'ordre temporel des devoirs les plus sacrés, parce qu'il se figure que tel est l'intérêt de sa politique? Il se trompe s'il a cette pensée. *Jusqu'au dernier soupir, je resterai chrétien,* mais je resterai homme aussi, et quel moyen d'être l'un sans l'autre? Je couvrirai de mon silence, aussi longtemps qu'on me le permettra, les faiblesses

et les injustices dont je serai seul victime; j'étendrai mon manteau, en détournant les yeux, sur la nudité de mon père, mais je ne trahirai point l'humanité..... Je saurai, Dieu aidant, faire en sorte que mon nom, pur de toute honte, n'ait point à rougir de ses cicatrices devant la justice de l'avenir. »

Il écrivit à M. le marquis de Coriolis, le 27 juillet: « Quant à moi, je garderai provisoirement le silence, je ne mentirai point à ma conscience ni à mes convictions, et je laisserai pour ce qu'il est, sans en dire un mot, un acte qui n'a d'ailleurs, selon les principes catholiques, aucune autorité de jugement doctrinal, et que les théologiens à Rome même regardent uniquement comme l'expression de l'opinion personnelle de *Mauro Capellari.* »

A Mlle de Lucinière, le 2 août: « Vous vous trompez en me supposant des troubles de conscience au sujet de l'encyclique du pape; je n'en éprouve pas l'ombre et mon projet est bien de *recommencer à dire la sainte messe* dès que j'aurai l'assurance de n'être pas chassé du seul asile que j'aie en ce monde par une interdiction publique. »

A Mme de Senfft, le 20 août 1834: « Un de mes amis, homme d'un rare esprit et d'une conscience timorée au delà de ce que la raison autorise à mon avis, m'écrivait dernièrement au sujet de l'encycliqne: « *Je comprends très clairement que pour être catholique comme le pape l'ordonne, il faut renoncer à être citoyen et même à être homme;* mais obéir étant le plus sûr, je me résigne, quoi qu'il m'en coûte, à ce sacrifice. » Et le genre humain s'y résignera-t-il également? Très certainement non. Si c'est là le dernier mot de la papauté, il marquera la dernière heure du catholicisme, tel qu'il est aujourd'hui constitué. Proscrire tout ensemble et l'action sociale et la philosophie, la pensée, la discussion, c'est proscrire l'amour, l'intelligence, la volonté; c'est faire le vide dans le monde et aucun être ne vit dans le vide..... Quand le Fils de Dieu est venu sauver sa pauvre créature déchue, il s'est fait homme et non pas brute, et comment la brute serait-elle un membre du Christ? »

Nous ne nous étendrons pas sur *les Affaires de Rome,* qui ne font que narrer, comme le nom l'indique, tout ce que nous savons déjà. Ce livre, qui parut en 1837, est un chef-d'œuvre de style; nous n'avons pas à l'étudier à ce point de

vue puisque nous nous bornons ici à scruter la pensée théologique de Lamennais. Il se terminait ainsi: « Je désire qu'on regarde ce court écrit comme destiné à clore la série de ceux que j'ai publiés depuis vingt-cinq ans. J'ai désormais des devoirs plus simples et plus clairs. Le reste de ma vie sera, je l'espère, consacré à les remplir selon la mesure de mes forces. Il n'est demandé à personne rien de plus. Qu'on ne s'y trompe pas: le monde a changé, il est las des querelles dogmatiques. Le génie de la dispute, qui a ébranlé tant de vérités, n'en affermit jamais une seule. »

En rapprochant le mot *dogmatique* des mots *querelle* et *dispute,* Lamennais a montré une fois de plus qu'il attribuait au mot *dogme* le sens que lui donnent les incroyants et même encore beaucoup de protestants, à savoir, non pas la doctrine enseignée par le Christ, mais la doctrine, souvent contradictoire, des théologiens, leurs *querelles* et leurs *disputes.* C'est ainsi également qu'il a donné au mot *catholicisme* non son sens exact, mais le sens ordinaire de *catholicisme romain,* que lui donnent les catholiques-romains et même encore beaucoup de protestants. Mais, tout en combattant les querelles sur le dogme et même les formules dites dogmatiques, Lamennais n'a jamais voulu combattre la vraie doctrine chrétienne. En outre, nous attirons particulièrement l'attention sur les paroles suivantes, qui, à près de quarante ans d'intervalle, étaient comme la prédiction de l'avènement de l'ancien-catholicisme, de son histoire depuis vingt-sept ans et, Dieu le veuille, de son succès définitif:

« Le monde qui maintenant semble méconnaître le christianisme, reviendra à lui, car c'est lui qui agite le monde: *Mens agitat molem.* Mais si les hommes pressés de l'impérieux besoin de renouer pour ainsi dire avec Dieu, de combler le vide immense que la religion, en se retirant, a laissé en eux, redeviennent chrétiens, *qu'on ne s'imagine pas que le christianisme auquel ils se rattacheront puisse être jamais celui qu'on leur présente sous le nom de catholicisme (romain)..... Ce ne sera rien non plus qui ressemble au protestantisme,* sytème bâtard, inconséquent, étroit, qui, sous une apparence trompeuse de liberté, se résout pour les nations dans le despotisme brutal de la force et pour les individus dans l'égoïsme. — Nul ne saurait prévoir comment s'opérera cette transfor-

mation ou, comme on voudra l'appeler, ce mouvement nouveau du christianisme au sein de l'humanité; mais il s'opérera sans aucun doute, et de grandes masses d'hommes y seront entraînées, non par une impulsion soudaine, ce qui ne serait qu'un signe de perturbation passagère. *Ce sera d'abord comme un point qu'à peine on apercevra, une faible agrégation dont on se rira peut-être. Pen à peu ce point s'étendra, cette agrégation se dilatera, on y affluera de toutes parts, parce qu'elle sera un refuge à tout ce qui souffre et dans l'âme et dans le corps, et l'humble plante deviendra un arbre dont les rameaux couvriront la terre et sous le feuillage duquel viendront s'abriter les oiseaux du ciel.* Voilà ce que nous n'hésitons point à annoncer avec une conviction profonde. Ceux qui se flattent de ramener le genre humain en des voies qui le détournent de son but, se trompent bien dangereusement. Mais il faut que ce qui doit arriver arrive et que chacun aille où il doit aller. Gloire à Dieu dans les hauteurs des cieux et Paix ici-bas aux hommes de bonne volonté! »

Nous ne suivrons pas Lamennais pas à pas dans ses écrits purement politiques et sociaux: nous ne ferons, lorsqu'il y aura lieu, qu'en extraire la pensée théologique, qui seule ici nous occupe.

Dans son *Livre du Peuple* (1837), Lamennais recommande de ne pas confondre la religion avec les diverses formes extérieures qu'elle revêt. « Celles-ci, dit-il, imparfaites, infirmes, vieillissent et passent; œuvres de l'homme, elles meurent comme lui. Le temps use l'enveloppe du principe divin, mais il n'use point le principe divin. » — « Vous êtes nés chrétiens, dit-il aux enfants du peuple; bénissez-en Dieu. Ou il n'est point de vraie religion, ou le christianisme, religion de l'amour et de la fraternité, de l'égalité, d'où dérive le droit comme le devoir, est la vraie religion. » Dans ce *Livre du Peuple,* il se montre sans doute fort attaché à la revendication des droits du peuple, mais il tient plus encore à lui enseigner les devoirs qui découlent de ses droits, et c'est dans la religion seule qu'il trouve le principe et le moyen de ce perfectionnement individuel et social qui lui paraît la fin dernière de l'humanité.

Nous ne voyons rien, ni dans sa *Politique à l'usage du Peuple* (1838), publiée d'abord en articles dans le *Monde,* ni dans son *Esclavage moderne* (1839), ni dans *Le Pays et le*

Gouvernement (1840), nous ne voyons rien, disons-nous, qui révèle une modification dans la pensée de Lamennais: elle reste toujours chrétienne. « Ce que veut le peuple, dit-il, Dieu lui-même le veut; car, ce que veut le peuple, c'est la justice, c'est l'ordre essentiel, éternel, c'est l'accomplissement dans l'humanité de cette sublime parole du Christ: « Qu'ils soient un, mon Père, comme vous et moi nous sommes un. » La cause du peuple est donc la cause sainte, la cause de Dieu. *(Esclavage moderne.)* »

Nous trouvons dans des termes divers les mêmes assertions dans *Le Passé et l'Avenir du Peuple* (1841), et dans *Une Voix de Prison* (1846). Il termine ainsi le premier de ces opuscules: « Hommes du peuple, gardez-vous des systèmes trompeurs qui vous détourneraient des voies naturelles, providentielles, divines: loin de soulager vos maux, ils les aggraveraient... On ne lutte point sans douleur contre la nature et contre Dieu, et toute loi violée renferme en soi la punition inévitable de sa violation même. » — Et dans *Une Voix de Prison:* « Celui qui a fait le monde et le remplit de lui-même, seul peut remplir le vide immense qu'il a creusé en moi. »

Est-il besoin de prouver longuement, en regard de ces textes, que Lamennais, en 1846, a gardé toute la vigueur de sa foi religieuse? Or, il l'a dit plus haut, s'il est une vraie religion, c'est le christianisme. Donc Lamennais est chrétien.

L'*Esquisse d'une Philosophie* parut de 1841 à 1846. C'est le plus grand ouvrage de Lamennais, et celui qui nous révèle, sinon de la façon la plus précise, du moins de la façon la plus étendue, sa pensée théologique. « Jusqu'à l'époque, dit-il, où Rome exigea de moi un acte qui, à tort ou à raison, blessait ma conscience, je m'étais appliqué, avec le soin le plus attentif et la sincérité la plus parfaite, à me renfermer dans les limites de la plus stricte orthodoxie, ne me permettant pas en dehors de ces doctrines enseignées, aucun examen dont ces doctrines mêmes ne fussent le dernier critérium. Mais quand je me vis contraint de renoncer à ce dernier critérium ou à ce que ma conscience me représentait comme un devoir sacré, je dus, pour sortir de l'anxiété où me jetait cette opposition douloureuse, sonder les bases de l'autorité qui avait été

ma règle jusque-là. Je le fis avec une bonne foi dont on ne m'ôtera pas le sentiment, qui fait ma paix; je le fis par écrit et mon unique réponse aux attaques passionnées dont je n'ai cessé d'être l'objet depuis quatre ans, sera de publier les *Réflexions* écrites pour moi seul originairement, qui, avec celles qu'on peut lire déjà dans l'*Esquisse d'une Philosophie,* ont déterminé mes convictions présentes. »

Jules Simon a écrit dans la *Revue des Deux Mondes* : « Qui ne voit au premier coup-d'œil, en lisant l'*Esquisse,* qu'elle a été conçue *dans un point de vue catholique,* auquel il a fallu, bon gré mal gré, substituer la raison..... Il ne sera jamais facile de faire admettre l'unité d'un système de philosophie qui va de saint Anselme à Jean-Jacques Rousseau, et qui s'appuie sur le dogme de la Trinité pour arriver à la théorie du progrès indéfini. » Nous n'avons pas à réfuter ici Jules Simon dans son appréciation. Nous enregistrons seulement son témoignage. Le point de vue de l'*Esquisse* est *catholique* : Lamennais s'y appuie *sur le dogme de la Trinité.* Donc il est, en 1846, *chrétien* et *catholique,* du moins dans le sens le plus large de ces dénominations.

M. Félix Ravaisson, dans son *Rapport sur la Philosophie en France au XIX*e *siècle,* écrit: « N'est-ce rien pour ceux qui croient aux conceptions métaphysiques que d'essayer de faire voir comment, soit dans l'ordre physique, soit dans l'ordre moral, tout est composé de principes identiques, lesquels ne sont autres que les éléments nécessaires d'un premier et grand principe de l'être absolu et infini, Dieu? » — Et, plus loin, critiquant Lamennais, il remarque que les principes dont tout le reste dépend ou devrait dépendre, ne sont peut-être pas puisés à leur vraie source, ni scientifiquement déduits: « C'est de la foi catholique que Lamennais a tiré ces premiers principes, mais la critique à laquelle il les soumet est trop rapide pour être suffisante. » Nous n'avons pas à justifier Lamennais de cette dernière critique, qu'elle soit fondée ou non ; nous pouvons néanmoins conclure que non seulement Lamennais resta toute sa vie un ferme croyant en Dieu, mais encore que son christianisme, voire son catholicisme, pénétra sa philosophie et fixa ce qu'il appelle lui-même, en 1846, ses convictions présentes.

Et M. Paul Janet écrit à son tour, dans son *Etude sur la Philosophie de Lamennais:* « Une ontologie, une théologie, une cosmologie, une anthropologie, une esthétique, une philosophie des sciences, telles sont les différentes parties de son œuvre magistrale... Une conception aussi vaste, d'une pensée large et compréhensive, d'une forme noble et sévère, sans déclamation ni violence, de l'esprit philosophique le plus libre et associé aux convictions spiritualistes les plus hautes, c'est là certainement une des plus grandes œuvres dont notre siècle aurait le droit de s'honorer, et l'on peut trouver que la France est bien dédaigneuse de ses propres richesses philosophiques, en dédaignant et en oubliant ce grand effort spéculatif dans lequel Lamennais a mis le meilleur de sa pensée et de son âme. »

Nous ne pouvons évidemment entrer dans une analyse détaillée des quatre volumes de l'*Esquisse:* « C'est, dit le savant M. Ferraz, professeur de philosophie à la Faculté des Lettres de Lyon, une explication générale de l'univers et de ses phénomènes; c'est, en effet, son caractère synthétique qui distingue ce livre et lui assigne un rang si élevé. »

Qu'il nous suffise de citer quelques titres de chapitres pour prouver que Lamennais, à l'époque où il les écrivit, n'avait rien perdu de sa foi de chrétien: — Livre Ier. — Ch. VI, de Dieu. — Ch. VII et VIII, de la Trinité. — Ch. IX, du Père. — Ch. X, du Fils. — Ch. XI, du Saint-Esprit. — Ch. XIV, de l'unité et de la multiplicité en Dieu. — Ch. XVII, Que la philosophie de Dieu est la base nécessaire de toute philosophie ultérieure. — Livre II. — Ch. VIII, du concours des trois personnes divines dans la création.

Dans le deuxième volume de cet ouvrage, nous lisons (p. 291): « De même que *le vrai* n'est que Dieu connu, *le bien* n'est que Dieu possédé, et le sentiment de cette possession ou de l'union avec l'objet de l'amour est le bonheur, qui n'est que la plénitude de la vie. Cette plénitude de la vie ne saurait ici-bas appartenir à l'homme, et pendant la durée sans fin de *son existence future,* elle ne sera encore que l'éternel objet de ses aspirations, le but dont il approchera perpétuellement et qu'il n'atteindra jamais. »

Dans le troisième volume, traitant de l'esthétique, Lamennais est encore de même, avant tout, religieux: « L'art

vient de Dieu et y retourne. De même que *le beau réel* est Dieu manifesté dans la nature qui lui sert de sanctuaire et de temple, de même le beau dans les arts a son origine dans le temple humain, c'est-à-dire dans la demeure que l'homme a élevée à Dieu. Le temple est l'expression de la Divinité. »

Le quatrième volume considère plus particulièrement l'homme dans la société politique.

Dès 1841, avant l'apparition des derniers volumes de l'*Esquisse,* Lamennais fit paraître un recueil de fragments divers sur la religion et la philosophie, intitulé: *Discussions critiques et Pensées diverses sur la religion et la philosophie.* Ces discussions, rééditées avec additions après la mort de l'auteur, constituent la plus grande et la plus sérieuse objection faite à ceux qui prétendent que Lamennais mourut chrétien. Nous nous proposons d'y répondre, sans atténuer en rien la difficulté, lorsque nous résumerons la pensée théologique de Lamennais.

En 1843, Lamennais fit paraître son livre ou plutôt son pamphlet intitulé : *Amschaspands et Darvands.* C'est une lutte des bons génies contre les mauvais. C'est un ouvrage de polémique, une satire exagérée des choses et des hommes de son temps. Nous ne pouvons rien y glaner qui mette en évidence sa pensée théologique.

C'est vers cette époque que Lamennais se décida à publier une traduction populaire des *Evangiles,* avec des *Réflexions* à la fin de chaque chapitre, comme celles qu'il avait ajoutées à l'*Imitation de Jésus-Christ.* La pensée chrétienne le remplissait : il sentait le besoin d'étudier de nouveau et de comprendre parfaitement Jésus-Christ, afin de le faire comprendre à ses contemporains. Pour lui, l'œuvre de Jésus-Christ était éminemment simple, féconde, libérale, civilisatrice, sanctifiante. Jésus-Christ n'était pas venu sur la terre pour apporter d'étroites formules théologiques, il était venu prêcher l'amour de Dieu et des hommes, et il avait laissé la liberté pour les spéculations de l'esprit, pour le travail perpétuel de la pensée, d'où naît la science.

Lamennais envoya son livre à un de ses amis, Marion, catholique-romain fervent, qui lui avait conservé une vive affection, malgré leurs dissentiments religieux. Ce dernier lui fit parvenir son appréciation, qui nous édifiera mieux que celle

des critiques non catholiques. « J'ai reçu, et je vous en remercie, dit-il, le livre des *Evangiles*. Quoique vous m'ayez écrit qu'il n'était pas susceptible d'être traduit, j'ai trouvé votre traduction admirable de style, comme tout ce qui sort de votre plume. J'ai eu la curiosité de la suivre, le texte latin sous les yeux, et j'ai vu que non seulement vous l'aviez exactement rendu, mais que vous aviez su en reproduire la divine simplicité et toute la naïveté qui caractérise en général les Saintes-Ecritures. Que vous dirai-je maintenant des *Notes* et des *Réflexions* qui accompagnent chaque chapitre? Je vous avouerai que je ne les conçois pas bien et que je me perds dans les interprétations que vous donnez aux actes et aux paroles du Sauveur. Vous me jugerez peut-être bien reculé, mais il me semble que le christianisme de l'*Imitation* n'est pas celui des *Réflexions sur l'Evangile;* je ne reconnais plus dans le Christ tel que votre livre le représente, le Jésus-Christ auteur de notre religion; c'est un nouvel être, une transformation complète. »

Lamennais répondit à cette lettre: « Vous avez tout à fait raison de trouver peu d'accord entre mes *Réflexions sur les Evangiles* et celles que j'avais jointes à l'*Imitation*. Cela vient de ce que ces deux livres respirent eux-mêmes un esprit tout différent. L'*Imitation,* comme le christianisme du moyen âge, dont elle est la plus parfaite expression, ne s'occupe que de l'individu, point de la société; elle tend à séparer les hommes des hommes, par une sorte d'égoïsme spirituel qui fait que chacun, dans la quiétude et la solitude, ne s'occupe que de soi, de ce qu'il appelle son salut, s'éloignant le plus possible de toute vie active. L'Evangile, au contraire, pousse à l'action, à tout ce qui rapproche les hommes et les dispose à concourir à une œuvre commune, qui n'est autre que la transformation de la société, ou, selon le langage évangélique, l'établissement du royaume de Dieu. Il y a un monde entre ces deux tendances et ces deux esprits. De plus, Jésus-Christ, selon moi, selon ma conviction la plus profonde, non seulement n'a lié la loi qu'il annonçait à aucune conception dogmatique, mais a voulu expressément qu'elle n'y fût pas liée. J'en causais dernièrement avec Chateaubriand, qui me répondit: « C'est clair comme le jour. » Ce n'est pas ce qu'ils pensent qui sauve ou perd les hommes, c'est ce qu'ils font. »

On le voit, par *conceptions dogmatiques,* Lamennais et Chateaubriand entendaient « ce que pensent » les dogmatisants, mais non « ce qu'a enseigné » le Christ.

Nous n'admettons pas entièrement l'idée de Lamennais relative à l'Evangile purement social : car il nous semble que le Christ a recommandé avant tout, dans son Evangile, le salut individuel, « *unum est necessarium* », lequel n'est point un égoïsme spirituel, mais bien le plus sûr moyen d'atteindre le salut social : « Cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous viendra par surcroît. » Mais il est évident que ces réserves ne nous permettent aucunement de dénier à Lamennais, pour cette conception particulière du christianisme, le titre de chrétien.

Grégoire XVI mourut vers la fin de mai 1846, et il fut remplacé sur le trône pontifical par Pie IX, qui s'annonça, on le sait, comme empreint de libéralisme. Le Père Ventura, général des Théatins, écrivait à cette époque à Lamennais : « J'ai une ambassade à vous faire : c'est de la part de l'ange que le ciel nous a envoyé, de Pie IX, que j'ai vu ce matin. Il m'a chargé de vous dire « qu'il vous bénit et vous attend pour vous embrasser ». C'est le pasteur qui cherche sa brebis, c'est le père qui va à la recherche de son enfant. Aussi je ne désespère pas de vous voir revenir à l'ancien drapeau, pour travailler ensemble, comme nous l'avons déjà fait, à la gloire de la religion et au bonheur de la pauvre humanité. » Cette démarche prouve le prix que Rome eût attaché à la rentrée de Lamennais dans le giron de l'Eglise romaine. Il répondit au Père Ventura : « Toujours unis par le cœur, nous avons cessé de l'être complètement par les convictions de l'esprit. Celles que vous savez être les miennes — et que vous ne pouvez partager, je le comprends — sont mon être même, ma foi, ma conscience, et j'y trouve plus de bonheur que je n'en goûtai jamais en aucun temps de ma vie. Elles me consolent des maux présents par l'espérance, certaine à mes yeux, de l'avenir digne de lui, de sa puissance et de sa bonté, que Dieu prépare au monde. Il s'agite et se transforme sous sa main. Nous assistons à une grande mort et à une grande naissance ; seulement nous voyons la tombe, et le berceau est encore voilé ! Je prie de tout mon cœur Celui qui dispose souverainement des choses humaines de bénir les desseins qu'il

inspire lui-même au Pontife vénérable dont les peuples, en ce moment, encouragent les efforts par leurs acclamations unanimes. La mission que la Providence a confiée à son zèle est immense. Il ne marchera point en arrière; il marchera jusqu'au bout avec fermeté dans la route glorieuse ouverte devant lui. Veuillez mettre à ses pieds mes vœux et mes respects. »

De cette lettre, nous pouvons inférer d'abord le calme parfait de conscience de Lamennais, et toute absence de haine au fond de son cœur contre Rome. Croyant au christianisme universel, il considérait l'Eglise romaine, malgré ses ombres et ses erreurs, comme faisant toujours partie de l'Eglise chrétienne. Il avait surtout et malgré tout l'espoir persistant qu'un pape viendrait qui pourrait changer les destinées du monde en changeant la politique de l'Eglise de Rome. C'était aussi l'espérance de Lacordaire, écrivant à Mme Swetchine après l'avènement de Pie IX: « Il faudrait un homme plus énergique que Sixte-Quint, capable de tout perdre pour tout sauver. » C'est encore, malgré les expériences faites, la conviction de plusieurs membres de l'Eglise romaine actuelle, depuis le P. Didon jusqu'à M. l'abbé Charbonnel. Nous ne partageons pas leur manière de voir, mais nous demandons que Lamennais, tout comme eux, soit mis au bénéfice du titre de chrétien, titre qu'on ne peut lui arracher par le seul fait qu'il a cru à la nécessité des réformes religieuses et ecclésiastiques. On peut même dire que plus il a cru à la nécessité de ces réformes, plus il a été chrétien.

Nous ne suivrons pas Lamennais de 1848 à 1852. Journaliste et représentant du peuple, il est tout entier absorbé par les luttes politiques. Il fait paraître successivement son *Projet de constitution de la République française,* son *Projet de constitution du Crédit social,* sa *Question du travail,* son livre *De la Famille et de la Propriété,* et dans une autre sphère plus intéressante pour notre thèse, son livre *De la société première et de ses lois,* où nous retrouvons les mêmes idées religieuses que nous avons déjà constatées et analysées dans la plupart de ses écrits précédents.

Au commencement de 1852, Lamennais voulut se remettre au travail, mais il était trop tard; il ne put achever son *Esquisse d'une Philosophie;* ses forces le trahirent. Il termina

encore la *Traduction du Nouveau Testament,* dont il n'avait donné que les *Evangiles,* puis il voulut encore — ce fut son chant du cygne — traduire *Dante,* qu'il avait tant aimé durant toute sa vie. La traduction de la *Divine Comédie* est précédée d'une longue introduction, dans laquelle Lamennais revient encore sur la nécessité d'une réforme chrétienne, après avoir passé en revue l'histoire même du christianisme, qui fut d'abord évangélique avant d'être dénaturé par de faux dogmes. A ce premier christianisme, il est resté fidèle; mais il a combattu le second.

C'est au moment où il complétait ce travail, qu'au mois de janvier 1854, il fut atteint de cette pleurésie fatale, qui devait le coucher sur le lit qui fut son lit de mort. Répétons ici les deux grandes paroles qui nous révèlent sa pensée théologique à l'heure suprême: « *Ce sont les bons moments... Nous nous retrouverons.* » C'est ainsi qu'il s'adressa à ses amis quelques heures avant de mourir. Ces seules paroles prouvent suffisamment l'état d'âme, la quiétude de conscience, la bonne foi parfaite et surtout la vive foi chrétienne de Lamennais en cette vie future où nous nous retrouverons tous en Dieu.

Lamennais a vécu en chrétien; il est mort de la mort calme et confiante du chrétien; et malgré certaines apparences extérieures ou certaines expressions amphibologiques, c'est la pensée chrétienne qui a pénétré sa vie et sa mort. Et si l'on nous objecte ses obsèques civiles, conformes à sa volonté expresse: « Mon corps sera porté directement au cimetière sans être présenté à aucune église », nous répondrons qu'en dehors de l'Eglise romaine, il n'y avait, à cette époque, à Paris, aucune autre Eglise que l'Eglise protestante, ou plutôt des Eglises protestantes, vers lesquelles il ne s'était jamais senti incliné, qu'il avait même combattues autrefois avec une certaine âpreté.

Fidèle à sa pensée que le christianisme était la grande religion universelle, mais que le catholicisme romain en avait perdu l'esprit évangélique et les traditions primitives, il remit, sans l'intermédiaire d'aucun prêtre, son âme à Dieu, confiant en son avenir heureux et en celui des amis qui l'entouraient: « Nous nous retrouverons », et saluant, nous en avons la conviction, à travers les ombres de la mort, cette réforme catholique et chrétienne qu'il avait appelée tant de fois de ses vœux, mais qu'il n'avait pas cru devoir entreprendre lui-même for-

mellement, parce qu'il ne se sentait ni les forces, ni peut-être les qualités pratiques nécessaires pour la mener à bien.

Le jour même de son enterrement, l'abbé Kermoalquin écrivait à l'abbé Jean de Lamennais: « Si la mort a tout terminé, elle n'a pas brisé pour nous toute espérance pour le salut d'une âme à laquelle tant de saints se sont si fortement intéressés. Dieu a pu vouloir sauver secrètement cette chère âme, et cependant laisser aux hommes un exemple propre à nous tenir dans la plus profonde humilité; et pour mon compte, je m'attache à cette pensée du salut secret de votre frère, qui a fait tant de bien à l'Eglise et qui a contribué si efficacement au salut de tant d'âmes. Oh oui! Dieu lui a fait miséricorde, mais à cause de nous il n'a pas voulu le manifester. Qu'importe après tout une manifestation semblable? *Dominus est qui judicat!* C'est Celui dont il a dit tant de bien qui l'a jugé. Espérons. »

Si ce prêtre n'avait pas été convaincu que Lamennais était au fond resté chrétien, comment aurait-il pu nourrir cette espérance du salut de Lamennais? On ne s'étonnera pas que nous, catholiques réformés, qui admettons que hors de l'Eglise romaine il y a encore heureusement salut pour les hommes, nous croyions fermement au christianisme de Lamennais sur la terre et à son salut en Jésus-Christ dans le ciel.

Genève. A. Chrétien.

(La fin prochainement.)